

Yves 20 oct

La Critique

par Pierre-Aimé TOUCHARD

HAMLET à Marigny



J.-L. Barrault dans Hamlet. (Photo Bernard)

Au cours d'une interview accordée à notre excellent confrère André Warnod, Jean-Louis Barrault déclarait récemment : « Je ne voudrais pas faire un Hamlet romantique... Je crois que dans Hamlet, il y a plus de chagrin que d'amour, beaucoup de tendresse, beaucoup d'amour insouvi. Mais c'est un être très viril, un être qui aurait pu vivre normalement... Rarement, un poète a pu réaliser son ambition avec autant de rigueur que Barrault au Théâtre Marigny. »

Il est incontestable que cette interprétation du personnage est la plus vraie. Le souvenir de Pitoëff, avec ses égarements, son inquiétude un peu morbide,



J. Renoir et Marie-Hélène Dasté. (Photo Lipnitzki)

à marqué pour les hommes de ma génération le visage d'Hamlet d'une sorte de brunie d'où nous le dégageons difficilement : le Hamlet de Pitoëff, c'est l'être congénitalement prédisposé aux angoisses métaphysiques. Certes, il y a un peu de cela dans Hamlet, mais sans recourir, comme le fait Barrault, à l'Hamlet de Beethoven, on peut découvrir dans le texte même de Shakespeare des indications fort nettes sur la santé morale et physique de son héros. Ophélie le peint ainsi avant la catastrophe : « Homme de cour, clerc, soldat, par l'œil, par la langue, par l'épée... » (III, 1). Parlant de lui-même, Hamlet s'écrie : « Ah ! si cette trop solide chair voulait se fondre... » (I, 2) et sa réaction immédiate aux effroyables contidences du spectre est celle d'un jeune Cid : « Hâte-toi de me le faire connaître, afin que moi, d'un coup d'alle, comme ravi en extase ou en rêve d'amour, je eingle vers ma vengeance » (I, 5). Son esprit lucide conçoit aussitôt la nécessité de jouer un rôle, mais loin de se jeter complaisamment dans le jeu de cette simulation, il ne s'y prête que par un effort violent de volonté. Voyez dans la même scène 5 de l'acte I, sa première réplique à Horatio après la disparition du spectre. C'est d'abord un cri de sincérité indignée : « Il n'y a pas, dans tout le Danemark, un misérable... » Puis il s'arrête, s'impose une brusque volte-face et termine par sa première bouffonnerie voulue : « ...qui ne soit un Heffé coquin ». À partir de ce moment, et de quels que soient les grands retours d'indécision et de doute sur lesquels il semble qu'on ait trop exclusivement jeté la lumière jusqu'ici, Hamlet ne quittera plus le personnage qu'il s'est imposé de jouer. Sur ce point, sa volonté reste bandée jusqu'au dénoûment de la pièce — et c'est ce qui explique notamment sa cruauté envers Ophélie, cruauté d'autant plus obstinément aveugle qu'elle est la conséquence d'une décision sur laquelle la pieuse fille interdit à Hamlet de jamais revenir. Jean-Louis Barrault a joué cette scène avec la plus expressive mimique, découvrant au spectateur à la fois sa certitude d'être épilé par le roi, dissimulé derrière un rideau, et son déchirement d'avoir à tromper Ophélie. Un tel jeu de scène que nulle indication de mise en scène n'autorise, semble le type même de la collaboration heureuse entre le génie d'un auteur et celui d'un acteur.

Ainsi, Hamlet n'apparaît point comme le drame de l'intelligence sceptique qui se trouble devant les nécessités de l'action. Au contraire, j'y verrais bien plutôt un exemple aigu de la lucidité de la conscience dans l'action, lucidité effrayante qui tient compte de tout, des petites choses comme des grandeurs, qui analyse jusqu'au bout toutes les conséquences, mais qui, à aucun moment, ne détourne Hamlet du jeu qu'il a une fois pour toutes décidé et qui continue à l'engager dans les moments mêmes où sa faiblesse trahit sa volonté. En d'autres termes, les doutes d'Hamlet ne vont jamais jusqu'à lui faire renier son engagement : il reste obstinément fidèle à sa volonté de simulation qui jusqu'au bout rend possible sa vengeance.

Cette interprétation d'Hamlet par Jean-Louis Barrault a le double mérite de rendre au personnage une unité qui se dissolvait dans trop de nuances et d'en faire un caractère plus directement sympathique au public français. Nous sommes loin du tendre rêveur blond de Goethe. (À ce propos, on ne saurait trop signaler la lourde erreur de la critique allemande, presque unanime à considérer avec Schlegel que « le but général de l'ouvrage est de montrer que la réflexion paralyse les forces actives de l'âme » et à regretter que la mort des principaux personnages, à la fin de la pièce, n'apporte point « un exemple solennel de la Justice céleste »).

Il faudrait des pages pour signaler toutes les leçons d'une aussi puissante et rayonnante interprétation. Qu'il me suffise d'ajouter que l'acteur chez Barrault, parfois inférieur au visionnaire, s'est ici montré son égal. Le comédien a su dompter sa nervosité et laisser transparaître derrière les angoisses de son héros, une sorte de calme, de sérénité transcendante qui lui prête la splendeur d'un maître allant droit sa ligne au milieu des tempêtes. Je n'ai jamais vu si harmonieuse et totale expression de soi-même à travers un personnage.

Toute l'interprétation est d'ailleurs remarquable : M. Renoir a montré avec beaucoup de nuances et d'autorité le lent cheminement de la peur chez le roi ; Marie-Hélène Dasté, conventionnelle dans les premières scènes, a joué avec une sensibilité poignant la grande scène du dialogue avec Hamlet ; quant à Mme Jacqueline Bouvier, elle offre l'image la plus poétique et la plus émouvante d'une Ophélie, sœur de nos rêves. M. Bruyat, remarquable de bonhomie papetarde dans Polonius ; M. Jean Desailly, admirablement simple et pur dans Horatio, M. Rudeil, Beauchamp et tant d'autres mériteraient qu'on s'attarde à souligner la valeur d'une interprétation dont chaque détail a été scrupuleusement médité. Les grandioses et simples décors de rideaux, tout en lignes verticales de M. André Masson encadrèrent merveilleusement l'action. Ils ont été manifestement inspirés par une esquisse de Gordon Craig, dont Jean-Louis Barrault se proclame le disciple. Heureusement, l'élève n'a pas suivi jusqu'au bout le maître qui déclare Hamlet injouable. Tout au plus pourrait-on peut-être lui reprocher de n'avoir pas assez tenu compte, au premier et au dernier acte, de la nécessité soulignée par Gordon Craig (I), de jouer sur un rythme suffisamment rapide.

Je n'ai rien dit de la traduction d'André Gide, dont la souplesse et l'ingéniosité rigides accompagnent un sens intense de la poésie ; à part quelques préciosités encore, et là, elle m'a paru très supérieure à celle beaucoup plus littéraires, d'Antoine et Cleopâtre.